Ami du Clergé du 11 novembre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — LVII. 24e Dimanche après la Pentecôte : Point final. Regard en arrière, 369.
Le prêtre et l'Action Catholique. — III. Les bases doctrinales de l'apostolat des laïques (suite), 371.
A des Etudiants. — Bien penser, 375.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

LVII

24e et dernier Dimanche après la Pentecôte

POINT FINAL. REGARD EN ARRIÈRE

Stimulez, nous vous en prions, Seigneur, la volonté de vos fidèles,
afin que, s'attachant avec un zèle accru
à faire fructifier en eux votre divine opération,
ils reçoivent de votre bonté un accroissement de secours.

En bref : **Donnez-nous plus de zèle à répondre à la grâce, pour l'accroître en nous.**

Nous voici au terme de l'année liturgique. Après avoir célébré tous les anniversaires de la vie du Sauveur, puis symbolisé la marche de l'humanité vers Dieu (Temps après la Pentecôte), elle évoque aujourd'hui ce « Jour du Seigneur » où Juifs et Gentils seront, dit S. Paul, définitivement réunis en un seul homme nouveau, dans Jésus-Christ leur chef. « Le temps n'est plus : il a fait place aux splendeurs de l'alliance éternelle » (Dom Guéranger).

I. — *Le point final*

Dans l'évangile de ce dimanche l'Eglise nous fait entrevoir le dénouement du drame humain, tel que le présente Jésus, en une double perspective : 1° la ruine de Jérusalem, 2° venue du Fils de l'homme. De ces deux tableaux fondus l'un dans l'autre se dégage une unique leçon : veillez ! C'est pour assurer cette vigilance, qui s'impose à toutes les époques de notre histoire, à tous les jours de notre vie, que l'Eglise demande au Seigneur de stimuler la volonté de ses fidèles.

Pourquoi ? Parce que le progrès est la loi de tout ce qui vit, ou se meut. Cette loi s'applique à l'avion, qui doit craindre « une perte de vitesse ». Elle s'applique à la vie de nos corps. Dès que l'organisme n'acquiert plus, il entre dans la vieillesse, longue perte d'énergie. Enfin, elle s'applique à notre âme, que guette la routine. « Qui n'avance pas recule ». Celui qui croit avoir assez fait pour s'approcher de Dieu risque fort de s'en éloigner par degrés insensibles. Car nous sommes soumis à la redoutable loi de l'habitude, qui « endort la jeune liberté ». Voilà pourquoi, au moment où va s'ouvrir une nouvelle année liturgique, l'Eglise supplie le Seigneur de réveiller notre volonté. Cette prière, elle la renouvellera dans les dimanches qui suivent : « réveillez nos cœurs » (2e Dimanche de l'Avent).

Pourtant, c'est à nous à nous tenir éveillés. L'enjeu en vaut la peine : il s'agit, comme l'insinue Jésus dans la parabole des Vierges sages, de ne pas manquer l'arrivée de l'Epoux, dont on ignore l'heure précise. S. Paul (1er Dimanche de l'Avent) nous y exhorte : « Mes frères, il est temps de vous réveiller » (Rom., XIII, 11). C'est vrai. Mais nous savons que, réduits à nos seules forces, « nous ne pouvons rien », pas même, selon S. Paul, dire « Jésus est Dieu » sinon sous l'inspiration de l'Esprit-Saint (I Cor., XII, 3). Tant il est vrai que la vie du chrétien est une incessante collaboration entre Dieu et lui.

Quelle est la raison précise de cette demande ? « Nous demandons pour vous que vous ayez la pleine connaissance de la volonté de Dieu, en toute sagesse et intelligence spirituelle » (Epit., Col. I, 9). Cette connaissance sera donc donnée par Celui qui infuse en nous les dons d'Intelligence et de Sagesse qui perfectionnent la vertu de Foi. Une telle connaissance doit permettre aux enfants de Dieu de « **fructifier** en toutes sortes de bonnes œuvres et de grandir dans la connaissance de Dieu » et de ses desseins d'amour à notre égard, desseins que S. Paul désigne magnifiquement : « Dieu nous a rendus capables d'**avoir part à l'héritage des saints dans la lumière** ».

Si nous demandons à Dieu de stimuler nos volontés c'est que, comme l'écrit Dom Guéranger, « l'exercice des bonnes œuvres avec l'aide de la grâce nous fait obtenir une grâce plus grande ». La vertu de charité qui doit animer toute œuvre méritoire, s'accroît en nous par son exercice. Et si une volonté plus éveillée, plus appliquée, plus généreuse la fait fructifier, ses accroissements sont plus puissants. Ainsi, une fois de plus s'impose à nous la conviction que notre vie spirituelle dépend à la fois de Dieu et de nous. Dieu ne laisse jamais sommeiller sa tendresse pour ses fils et il ne dépend que d'eux d'attirer plus puissamment en leur âme ce « don de Dieu » que Jésus promettait à la Samaritaine. Œuvrez donc et Dieu œuvrera. Soyez plus généreux et Dieu pourra opérer en vous plus généreusement.

II. — *Regards en arrière*

Voilà une doctrine aussi encourageante que stimulante. Il semble que, tout au long de cette année liturgique où nous nous sommes mis à l'école de l'Eglise, nous avons expérimenté la vérité enclose dans cette belle prière. Dans la mesure où nous mettions toute notre foi et toute notre bonne volonté à prier, « nous avons grandi dans la connaissance de Dieu »... et de nous-mêmes ! Faisons l'inventaire de cet accroissement de lumières.

1. — **La connaissance de Dieu.** A mainte reprise, l'Eglise nous a fait invoquer Dieu sous le titre de « Tout-puissant et éternel ». Rien ne l'oppose plus à la créature misérable et éphémère que nous sommes. Et, sans doute, y aurait-il de quoi nous écraser sous sa grandeur infinie, sous sa majesté inaccessible si, à tant de reprises, nous n'avions été autorisés et engagés à lui attribuer une miséricorde qui est la manifestation la plus fréquente de sa toute puissance.

Dieu est Père. Comment ne veillerait-il pas sur cette famille que le baptême lui a donnée ? Certes, ces enfants sont loin de lui donner toujours satisfaction. Mais son amour est le plus fort. Voilà pourquoi nous comptons sur lui, et pour nous pardonner et pour nous donner la rectitude d'esprit et l'amour filial qui inspireront toutes nos démarches et en feront un service impeccable.

Car **comme créatures,** et **comme fils,** engagés par le baptême dans le Royaume, c'est en son honneur et pour sa gloire que nous devons vivre

et agir en toutes circonstances. Ces circonstances ne sont pas toujours favorables pour chacun de nous. Et l'Eglise elle-même qui nous assemble en un seul corps (le Corps du Christ) et nous guide en notre pèlerinage terrestre, est souvent menacée dans sa liberté. Elle subit une dure guerre. Qui lui donnera cette liberté dans la paix qui est la condition de son action ? Celui qui est « notre refuge et notre force ».

Toutes ces demandes si désintéressées (car l'Eglise ne fait valoir qu'une nécessité : celle du **service** de Dieu) mais si instantes et inlassablement répétées, engagent cet attribut divin qui nous est le plus doux à contempler : cette **Providence**, qui est l'instrument de la plus tendre paternité. « O Dieu, dont la Providence est infaillible en ses dispositions... » En définitive, cette pensée est pour nous l'apaisement en nos anxiétés et le réconfort quand la lutte se fait plus âpre.

C'est elle qui nous garantit contre tous les obstacles, tous les dangers. C'est elle qui assure le service exigé par la gloire du Très-Haut. C'est enfin cette infaillible Providence qui nous a précédé et nous accompagne par sa grâce, et par là, nous permet de plaire à Dieu en nous appuyant sur lui, en ne vivant que pour lui [1].

N'est-ce pas une admirable manifestation de cette Providence paternelle que la **mission du Christ**, qui nous fournit, de l'Avent à la Pentecôte, tant de glorieux anniversaires, tant de fêtes réconfortantes ? Chacune de ces fêtes nous dicte nos prières, qui se réduisent à demander de vivre spirituellement tous les épisodes de la vie du Sauveur. Puisque nous sommes d'autres Christ, il convient que, par nos prières et nos efforts nous soyons, en quelque sorte, le Christ naissant, souffrant, triomphant...

2. — **Connaissance de l'homme.** En un temps où l'homme prétend se hausser jusqu'à évincer Dieu, il n'y a guère que l'Eglise qui nous donne de nous-mêmes une connaissance exacte, en tenant compte de notre misère et de notre grandeur.

— a) **Misère de l'homme.** Comment une créature pourrait-elle s'enorgueillir, sachant que, sans Dieu, **nous ne sommes rien,** que sans lui, il n'est rien de solide, rien de saint (3e Dim.) ; que sans lui nous ne saurions lui plaire ? que sur notre route s'accumulent des obstacles insurmontables à nos seules forces, et que le démon nous menace de son contact mortel ?

Mais la grande misère de l'homme, c'est le **péché**. Notre génération a perdu le sens du péché, parce qu'elle n'a plus le sens de Dieu. Quiconque lit et vit ces collectes sera frappé de l'insistance de l'Eglise à dénoncer le péché comme la grande menace à notre destinée, et à supplier Dieu de nous délivrer de ses liens maudits. De là vient l'insistance à nous ménager ces temps de grande pénitence que sont l'Avent et le Carême et à nous inspirer de très humbles prières, qui comportent, avec l'aveu de nos fautes, l'appel à la divine miséricorde.

— b) **Grandeur de l'homme.** Mais l'Eglise ne nous laisse pas sous l'impression désespérante de notre misère. Elle ne la dénonce jamais sans lui opposer la contre-partie. Misère appelle Miséricorde. Si Dieu poursuit le péché et le châtie, ce n'est pas tant pour l'injure qu'il inflige à sa Majesté que pour les ravages qu'il exerce dans l'âme de ses fils. Si la Rédemption dénonce la malfaisance du péché, puisqu'il a fallu tout le dévouement du Verbe pour la réparer, il est donc vrai que notre dignité est bien grande, pour justifier les abaissements du Verbe Incarné.

Or, dans une opposition assez fréquente, nos collectes nous rappellent que nous sommes appelés (grâce au Christ) à « **régner avec lui** dans les Cieux ». Tels sont ces « biens invisibles que Dieu prépare à ceux qui l'aiment » (5e Dim.) et qui, dit une autre collecte, « dépassent et nos désirs et nos mérites ». Mais Dieu n'a-t-il pas haussé cette nature jusqu'à reproduire l'image de son Fils ? Aussi demandons-nous au Seigneur très bon d'augmenter en nous la Foi, l'Espérance et la Charité, qui sont comme les facultés de cet être nouveau qu'est devenu le baptisé. Aucune philosophie, si orgueilleuse qu'elle soit, ne saurait nous proposer un idéal plus élevé. « Devenir ce que nous sommes », voilà ce que Dieu attend de nous, dans une coopération qui, loin de nous ravaler à la situation de mendiants attendant l'aumône, exaltent notre fierté et fait de nous des « familiers de Dieu », promis au partage de sa gloire.

Voilà pourquoi l'Eglise, surtout dans cette dernière période de l'année liturgique, se montre si soucieuse d'orienter nos regards vers le Ciel, afin « que nous passions à travers les biens de ce monde sans perdre ceux de l'Eternité ». Pour l'enfant de Dieu, l'appel de la patrie, les promesses du Père très bon doivent être une obsession. Vous savez que c'est l'**Espérance** qui nous fait déjà vivre au Ciel. Elle est entretenue par cette Foi invincible qui substitue à nos vues trop courtes les vues mêmes de Dieu. Enfin, si l'Eglise ne se lasse pas de demander pour nous l'amour, c'est que, indépendamment de son rôle psychologique de moteur de la volonté, il est ce qui est le plus divin en nous, ce qui communique à la moindre de nos actions une valeur infinie.

* *

Voilà comment l'Eglise fait notre éducation de fils adoptifs.

— **a) D'abord elle nous apprend à prier,** comme fit le Christ en nous enseignant le Pater. Vous aurez pu remarquer qu'elle est très discrète en ce qui concerne les biens temporels. Elle les réduit à la protection contre les dangers, à la paix, à la liberté. « Cherchez le Royaume, et le reste vous sera donné par surcroît. » Ce qu'elle demande, c'est donc que Dieu dirige et soutienne notre marche vers le Ciel. Car c'est là notre vocation. Nous l'oublions trop.

Et parce que ce but suprême nous est commun à tous, il est possible de donner à la prière du chrétien une forme collective. Nous prions au pluriel. Et nous demandons les uns pour les autres des biens dans lesquels nous communions, la grâce ici-bas, la gloire là-haut. Mais la grâce et la gloire sont les deux aspects de la même réalité : la jouissance de la vie divine.

« O chrétien, s'écrie S. Léon dans une homélie qui se lit durant l'office de la nuit de Noël, reconnais ta dignité. Ayant reçu en partage la nature divine ne revient pas à la bassesse première par une vie de dégénéré. Souviens-toi que, arraché à la puissance des ténèbres, tu fus transféré dans la lumière et dans le royaume de Dieu ».

b) C'est là l'autre bienfait que vous avez, la grâce aidant, retiré de ces méditations sur les Collectes : vous avez **appris** à « mieux connaître Dieu et à mieux vous connaître ». Cette dignité du chrétien vous avait sans doute échappé. A présent, prenez-en une conscience plus claire et plus exigeante. Marcher dans la ligne de Dieu, vivre

[1] Toute cette étude est basée sur les 24 collectes du temps après la Pentecôte, les plus riches et les plus variées.

dans son atmosphère lumineuse et chaude ; avoir le cœur pris par son amour ; ne vouloir que ce qu'il veut, ne désirer que lui, n'attendre que de lui la réussite de votre destinée, voilà votre idéal, voilà votre règle de vie. En est-il de plus noble ? Demandez-le aux Saints.

LE PRÊTRE ET L'ACTION CATHOLIQUE

III

Les bases doctrinales de l'apostolat des laïques

(*suite*)

II. — *La notion de religion*

Seul ou en communauté, le chrétien ne rend vraiment témoignage à l'Eglise et au Christ que s'il vit intégralement sa religion. A quoi cela l'engage-t-il ? Il vaut la peine d'y réfléchir, tant s'est obscurcie chez beaucoup la véritable conception du christianisme. En tout cas, le style de vie chrétienne propre au laïque s'en trouve éclairé.

A. — **Du point de vue personnel.**

Tout récemment encore le catéchisme définissait la religion : « L'ensemble des rapports qui relient l'homme à Dieu » [7].

Dans cette définition, deux idées essentielles sont incluses : 1° La religion est rapport, liaison, commerce, avec Dieu ; 2° cette union revêt nécessairement plusieurs formes, puisqu'elle est un « ensemble de rapports ».

La notion complète de religion implique donc la réunion de ces deux éléments : union de l'homme à Dieu, et union assurée de toutes les manières possibles. Plus ces éléments sont réalisés en plénitude et conjugués, plus la religion est grande. Inversement, si l'un des deux éléments faiblit, la religion se dégrade ; à plus forte raison s'ils faiblissent tous les deux à la fois, ce qui paraît être le plus fréquent. C'est, en tout cas, ce qui se passe assez souvent actuellement.

On sait combien le laïcisme — dont nous aurons souvent à parler dans la suite — a miné ces deux éléments de la religion et combien, par le fait même, il a appauvri la religion de beaucoup de fidèles dans l'Eglise, plus vulnérables parce que plus au contact du monde.

Il a d'abord exalté l'indépendance de l'homme, en se faisant le défenseur d'une morale purement humaine, que souvent il a présentée aux simples comme l'équivalent d'une religion. Que de fois n'avons-nous pas entendu ce refrain : « notre morale laïque réclame ce que vous réclamez, vous les chrétiens (le respect d'autrui, de soi-même, la justice, l'amour de tous), la seule différence est que vous appuyez vos lois sur l'autorité de Dieu, et nous sur la seule conscience ! » Nous pouvons déjà répondre que c'est là une différence et de taille. Mais nous avons surtout à montrer qu'il existe une autre différence — incommensurable celle-là ! — et qui gît dans ce qui caractérise essentiellement une religion et traverse la morale d'un esprit nouveau, et qui réside précisément dans cette rencontre du créé et de l'incréé, de la nature et de la grâce, de l'homme et de Dieu. Etre chrétien ce n'est pas seulement se comporter en « honnête homme », mais en « fils de Dieu ». Et cela entraîne une attitude toute spéciale, dans laquelle entre nécessairement des exigences de prière et d'amour [8]. Les manquements eux-mêmes n'ont plus le même sens : ce ne sont pas seulement des « faiblesses » ou des « tares », mais des « offenses », des « péchés », qui ont besoin de pardon et de pénitence [9].

Il convient donc de réagir contre cette première déformation. Dans ce but il faut mettre en relief ce qui fait l'essence de notre christianisme, l'incorporation au Christ, par lequel nous entrons dans cette vie à deux, dans cette union avec l'Autre qui est Dieu — le Père, le Fils et l'Esprit-Saint — dans la dépendance duquel nous existons, vivons et agissons, et dans l'intimité duquel nous sommes invités à pénétrer de plus en plus en fils bien-aimés.

Il convient aussi de réagir contre la seconde déformation.

« La religion est **l'ensemble** des rapports... ». Que recouvre ce terme « ensemble » ? Tous les chemins menant à Dieu et que nous pouvons classer, un peu arbitrairement il est vrai, car tout se tient, en deux catégories : les chemins purement spirituels et les chemins de la vie. Dans les premiers se rangent : la prière, le culte, la réception des sacrements. Dans l'infinie variété des seconds on peut signaler : la vie familiale, professionnelle, sociale, civique, le travail, — avec tout ce qu'il comporte de difficultés, de risques, de services,... — et les loisirs (lectures, sports, etc...), bref tout ce qui constitue pour chacun son « devoir d'état » et ce par quoi il se trouve engagé dans la vie. « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des Cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père ». Ces paroles de N.-S. nous précisent assez que pour chaque homme ces deux catégories de chemins, intimement entrelacés, doivent constituer **l'ensemble** de sa religion.

Or, un des plus grands maux de notre époque — dû en grande partie encore à ce terrible laïcisme — ne réside-t-il pas dans la coupure entre ces deux voies devant conduire à Dieu et, en conséquence, dans la réduction du concept de religion à la première ? C'est ce qu'on a appelé la scission entre la religion et la vie, improprement du reste, car la formule semble admettre ce rétrécissement du concept de religion ; c'est d'une brisure au sein même de la religion qu'il faudrait parler.

Aussi doit-on faire effort pour aider les laïques à mieux comprendre à la fois la profondeur et l'amplitude de la véritable attitude religieuse. Le christianisme, bien vécu, est comme le sang dans l'organisme humain. Le sang reçoit les impulsions de ce moteur caché qu'est le cœur pour aller irriguer tous les membres et leur donner vitalité. Ainsi la religion prend-elle sa source et sa vigueur dans le secret d'une vie intérieure tournée vers Dieu, pour ensuite se répandre dans toutes les activités de la vie et les orienter vers ce même Dieu [10].

[7] Il s'agit — est-il besoin de le préciser ? — de la religion prise d'une manière générale, et non pas uniquement de la vertu particulière de religion.

[8] « Le devoir fondamental de l'homme est certainement celui d'orienter vers Dieu sa personne et sa vie » (*Mediator Dei*, *D. C.*, 15-2-1948, col. 198).

[9] Sur ce sujet on peut se reporter à J. Mouroux, *L'expérience chrétienne*, p. 17-18.

[10] Plusieurs auteurs se sont attachés à répandre dans le public une notion revalorisée de la religion. Citons parmi ceux que nous connaissons et apprécions : J. Vieujean, *La Religion, reine des activités humaines*, *L'essence du christianisme et de l'esprit chrétien*, *Les défigurations de la Religion chrétienne* (trois brochures dont la substance reparaît dans un livre : *La Religion vivante*) ; J. Legendre, *Réflexions sur l'esprit du Catholicisme* et *Qu'est-ce qu'un catholique ?* A. Lyonnet, *Préambule à l'Acte de Foi* ; C. Blickast, *Chrétien qu'est-ce à dire ?*

Dans un paragraphe sur les « Orientations de la direction », le **Directoire pour la pastorale des sacrements** a bien mis en relief la nécessité de ne négliger aucun des aspects d'une vie chrétienne complète :

« Dans la direction des chrétiens fervents, le Directeur doit veiller à ce qu'ils n'aient pas une préoccupation trop exclusive d'eux-mêmes et de leur perfectionnement spirituel. Il devra les ouvrir à la fois au sens de Dieu (adoration, louange, réparation), au sens du Christ (amour de conformité, de soumission, de sacrifice), au sens de la charité fraternelle et apostolique (disponibilité et service, responsabilité vis-à-vis de leur milieu social, devoir de l'Action catholique et de l'Action temporelle) et au sens de l'Eglise (participation plus profonde à la vie de l'Eglise liturgique et apostolique). Il devra les conduire à une vie théologale en pleine vie humaine : leur faire découvrir comment, en des circonstances très précises, en tel devoir d'état concret, ils devront vivre leur foi, leur espérance et leur charité » (n° 50, p. 40).

B. — **Du point de vue communautaire.**

Deux séries de considérations nous paraissent utiles :

— 1° On peut d'abord remarquer qu'il n'y a **pas de religion personnelle sans le secours de la communauté.** Et ceci est strictement vrai appliqué à l'Eglise, lieu de rencontre obligé des âmes et du Christ, mère des chrétiens, dans le sein de laquelle les âmes doivent nécessairement prendre naissance à la vie surnaturelle et grandir avec le secours des sacrements qu'elle administre et la participation au culte qu'elle organise. La paroisse « cellule ultime de l'Eglise » apparaît, de ce fait, comme indispensable à la vie religieuse des chrétiens. Mais c'est encore vrai, bien que d'une manière moins absolue, des groupements, associations, mouvements qui aideront chacun à mieux vivre leur christianisme et dans le sens d'un culte plus fervent et dans le sens d'une religion plus insérée dans la vie. Aujourd'hui, où l'atmosphère est délétère et les devoirs des laïques plus nombreux et plus impérieux, cet adjuvant, second en lui-même, paraît non seulement utile, mais nécessaire, sinon indispensable.

— 2° On doit aussi souligner, si banal que cela puisse paraître, que **la religion de l'humanité, prise dans son ensemble, requiert et des hommes religieux davantage consacrés au spirituel et des hommes religieux demeurant dans la voie commune.**

Il n'y a pas d'humanité religieuse sans prêtres (évangélisation, culte, sacrifice, sacrements), sans religieux (louange divine, poids de prière et de sacrifice dans le Corps mystique, entraînement à la vertu). Il n'y a pas non plus d'humanité religieuse sans laïques chrétiens. Sans eux toute une part des activités humaines ne seraient pas christianisées et la religion, prise objectivement, serait incomplète.

Vérité première, dira-t-on ! Soit, mais c'est parfois le plus simple qui est le plus éclairant et que l'on serait tenté d'oublier.

III. — *Le sens chrétien des réalités terrestres*

Comprendre que la religion, prise dans toutes ses dimensions, ne laisse aucune des actions de l'homme en dehors de son influence, conduit à examiner la position du chrétien à l'égard des réalités terrestres. Quand l'homme travaille sur ces réalités, quand il s'en sert, s'en nourrit même, peut-il encore le faire selon l'esprit chrétien, ou serait-il condamné à leur accorder une part si importante de son temps malgré son christianisme ? La réponse est facile en apparence, elle tient dans cette phrase de S. Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (I Cor., X, 31). Il importe, croyons-nous, de l'expliciter quelque peu avec le rappel doctrinal utile et ses principales conséquences ; car il y va de toute une part importante de la vie religieuse et de l'apostolat des chrétiens, plus précisément des laïques, par définition plus près du monde.

A. — **Rappel doctrinal.**

Pour nous remettre en face des vues chrétiennes, rien de mieux, semble-t-il, que de mesurer, d'un coup d'œil rapide, tout l'apport du christianisme sur cette question. La philosophie antique et païenne, même dans ses manifestations les plus hautes, est demeurée très flottante sur la conception de la matière (le cosmos, le corps, les sens), de son origine, de sa valeur et du travail qu'elle exigeait. Un certain pessimisme la faisait mépriser : y consacrer ses forces et son temps était œuvre d'esclave. A l'encontre, le travail de l'esprit était exalté et philosopher appartenait à une élite privilégiée. Dès lors, l'effort moral et l'ascèse consistaient à « s'évader » le plus possible vers le monde des idées.

Cette tendance, à peu près universelle [1], allait se trouver, surtout sous la forme de la pensée grecque véhiculée et modifiée par le néo-platonisme, en contact et en opposition avec la pensée chrétienne, notamment dans ses dogmes de la Création (« Dieu vit que cela était bon » (Gen., I, 10, 12, 18, 21, 25), « Dieu considéra toute son œuvre et il vit que cela était très bon » (Gen., I, ,1), de l'Incarnation (« Et le Verbe s'est fait chair » Jo., I, 14), de la Résurrection (Corps humain, cieux nouveaux et terre nouvelle). Des tentatives de conciliation, d'explication, d'interprétation devaient être entreprises par des esprits non encore pénétrés d'une conception chrétienne totale et nette, qui durant trois siècles donnèrent naissance à des malentendus, des imbroglios, des tendances dangereuses et, pour tout dire, des hérésies [2]. L'Eglise en sortit victorieuse, ne laissant pas entamer sa croyance à la valeur de toutes choses, des visibles comme des invisibles. Elle dut, pour cela, refuser le principe fondamental des perturbateurs : la matière est mauvaise. Aussi ne paraît-il pas exagéré de dire avec le P. Charles :

[1] « La philosophie indienne, tout comme l'ascèse de l'Inde a condamné la matière. La philosophie grecque, dans son courant spéculatif, sera entraînée vers la même conclusion. On peut discuter sur la pensée de Platon, mais nous savons comment elle a été comprise, à tort ou à raison, par l'immense majorité de ses disciples et de ses continuateurs, jusqu'à Plotin, qui, comme nous le raconte Porphyre, était « honteux d'avoir un corps ». C'est le même Plotin qui qualifie la matière de non être, μὴ ὄν, et pour lequel toute la perfection consiste à n'y jamais songer. Sans doute, puisque l'homme, pour vivre, a besoin des choses matérielles, il faut bien qu'il y ait des boulangers et des maçons, des commerçants et des agriculteurs : mais tout cela est besogne servile. La philosophie, et donc la sagesse, commence par le loisir, σχολή, elle ne s'occupe pas de ses réalités inférieures ; elle les abandonne aux gens de métier, à la plèbe ignorante. Son seul intérêt va à la seule chose intéressante : l'idée que Platon lui-même avait commencé à hypostasier et à opposer au monde des individus et des choses » (P. Charles, S. J., *Créateur des choses visibles*, *N. R. Th.*, mars 1940, pp. 261-279) ; cf. G. Thils, *Théologie des réalités terrestres*, t. II, p. 21.

[2] « Le gnosticisme n'a été qu'un vaste et violent effort pour établir une théologie chrétienne, et donc une Rédemption et un salut, sur la condamnation de la matière » (*ibid.*, p. 270).

« La première grande lutte doctrinale de l'Eglise n'a pas été contre les négateurs de Dieu, mais contre les négateurs du monde ; et sa première victoire, aujourd'hui presque oubliée dans nos Sommes théologiques, a consisté à « sauver la terre »[3].

Si nous évoquons, trop schématiquement, cet affrontement des conceptions païenne et chrétienne des réalités terrestres, c'est pour montrer qu'il est difficile d'entrer dans les vues de Foi, quand on part, inconsciemment peut-être, d'une réflexion humaine qui, d'instinct, porte à une classification simpliste des choses. C'est si difficile qu'à travers toute l'histoire de l'Eglise des courants, pessimistes à l'excès, sans cesse se firent jour, qui prirent comme point de départ ce mépris plus ou moins avoué de la matière et tentèrent, sous diverses formes, de prôner « l'angélisme ». C'est si difficile qu'aujourd'hui encore, des esprits bien intentionnés, dans leurs exhortations morales et ascétiques, risquent parfois de se laisser guider par une conception dualiste, claire mais dangereuse. Et cela même en se référant à l'antithèse de S. Paul : Esprit-Chair.

Or, selon S. Paul[4], comme dans toute la Bible, la « chair » n'est pas mauvaise en elle-même, bien qu'elle soit source de tentation et occasion de péché. Sur le plan moral, elle représente l'homme et tout le créé lui-même, dans la mesure où ils résistent à l'influence du surnaturel chrétien, lequel correspond à l' « esprit », réalité divine transformatrice et sanctificatrice. Ainsi, une certaine intellectualité et conduite de la vie sur le plan humain (même honnête) apparaissent comme « charnelles » ; tandis qu'une certaine matérialité ou utilisation des choses créées (même matérielles) est « spirituelle » ou « pneumatique ». Le choix — et la lutte — n'est pas tant entre la matière et l'esprit de l'homme (qui serait seul élevé à l'ordre surnaturel), encore que cela existe, qu'entre une conception de tout le créé (matière comprise) selon les vues de l'Esprit du Christ et de Dieu, et une conception contraire à ses vues[5].

La doctrine de la royauté universelle du Christ, si fortement affirmée par les derniers Pontifes, en réaction contre la laïcisation du monde moderne, ne confirme-t-elle pas que toute chose relève de son sceptre ?[6] Sans doute a-t-il établi une distinction entre le « Royaume de Dieu » et celui de César, distinction que l'Eglise maintiendra et sur laquelle nous aurons à revenir dans la suite ; mais cette distinction ne va pas jusqu'à une séparation dualiste, elle exige, au contraire, une coordination, une harmonie des plans spirituel et temporel, pour que tout serve à conduire les âmes vers Dieu.

B. — **Conséquences.**

Toute doctrine chrétienne est « lumière et vie ». Celle-ci n'échappe pas à la règle. Sans doute conduit-elle à des applications difficiles ; car il s'agit, tout en aimant la matière, de ne pas en faire une idole, de la replacer sans cesse dans des perspectives de Foi et donc de l'aimer comme Dieu l'aime, en maintenant la hiérarchie des valeurs. Mais la difficulté d'application n'enlève rien à la valeur du principe ; elle nous invite seulement à nous maintenir sur nos gardes, à purifier sans cesse nos cœurs. La position du chrétien, sur cette terre, est loin d'être de tout repos ; aussi doit-il être animé d'un « optimisme tragique ». Vouloir, cependant, trouver plus de clarté pour l'esprit et de tranquill é pour l'âme dans des condamnations sommaires, serait à la fois faux et dangereux, car ce serait négliger ces humbles chemins de la terre qui pour nous, dont l'âme est unie à un corps, sont les seuls qui mènent au ciel. La merveille est que nous pouvons et devons « faire de l'éternel avec le temporel »[7].

On sent que, dans cette doctrine, prennent source un légitime souci du corps humain, une juste estime des valeurs familiales, l'amour ordonné du travail, l'attachement au progrès technique, le désir d'améliorer l'organisation de l'Univers, etc... Brièvement, signalons l'orientation qui en résulte, du point de vue individuel, pour chaque chrétien et, d'un point de vue général et objectif, pour les rapports de la civilisation humaine avec la Royaume de Dieu.

— 1° **Attitude du chrétien.** — La double fidélité est sa devise : fidélité à Dieu, fidélité au monde. Deux fidélités qui n'en font qu'une ; car être fidèle au monde selon les vues de Dieu, c'est encore demeurer fidèle à Dieu. L'opposition n'est pas entre le ciel ou la terre, elle est entre l'utilisation de la terre avec le Christ ou contre lui, c'est-à-dire pour ou contre le ciel. Le chrétien ne permettra jamais au monde d'arrêter son élan vers Dieu, mais il aura, en quelque façon, l'ambition de l'entraîner avec lui.

S'il a le souci de progresser dans la Foi, dans l'esprit de mortification et de prière, il pourra réaliser ce dessein, en trouvant de plus en plus le sens chrétien des réalités terrestres. D'abord, elles seront pour lui un symbole, un **signe** de la bonté et de la toute-puissance du Dieu créateur ; il appréciera la beauté du monde dans les infiniment grands et les infiniment petits et ne méprisera aucune des humbles choses qui en font le charme[8]. Par « notre sœur l'eau » et « notre frère le soleil », par le jour et par la nuit, par les champs et par la maison, etc... il se rapprochera de Dieu et, dans l'esprit même de la liturgie qui possède tant de bénédictions pour toutes choses, il vivra en esprit de louange, de remerciement et d'offrande.

De plus, par le travail et la recherche d'une meilleure organisation du monde dans la justice et la charité, il contribuera à donner à chacun ce minimum de bien-être matériel sans lequel la vertu est trop difficile. Il verra dans les échanges

[3] *Ibid.*, p. 267.

[4] Voir F. Prat, S. J., *La Théologie de saint Paul*, 12e édit., t. II, p. 81-89 ; *Dict. de spiritualité*, art. *Chair*, par J. Bonsirven, col. 439-443 ; G. Thils, *Théologie des réalités terrestres*, t. II *Théologie de l'Histoire*. p. 56-63.

Pour une étude de théologie plus spéculative, on peut se reporter à J. Mouroux, *Sens chrétien de l'homme*, 1re partie : *valeurs temporelles* (l'univers, le corps).

[5] Ne pas confondre σαρκικος (*carnalis*) avec σαρκινος (*carneus*) pas plus que « monde » (dont Satan est le prince) avec « monde » (créé par Dieu, auquel il a donné son Fils et dont ce Fils est roi).

C'est dans ces mêmes perspectives qu'il faut replacer les antithèses Lumière-Ténèbres, Vie-Mort, Amour-Haine, Vérité-Mensonge, Sagesse-Folie, Liberté-Esclavage.

[6] Mersch, S. J., dans son enquête historique sur le Corps mystique, conclut un de ses chapitres consacrés à relever la pensée des scolastiques sur « le Christ tête de l'Univers entier », par ces mots :

« Par continuité avec l'homme, dirons-nous, les choses reçoivent quelque prolongement de l'influx de grâce, en même temps qu'elles servent, à leur manière, à transmettre cet influx. Le Christ est donc leur chef, pour autant qu'elles rentrent de la sorte dans l'économie de la rédemption. Le Christ complet, c'est le Sauveur avec toute l'humanité ; l'humanité complète, c'est l'homme avec tout l'univers ; le Christ complet, c'est donc le Christ avec tous les hommes et avec le monde entier » (*Le Corps mystique du Christ*, t. II, p. 252).

[7] *Directoire pastoral en matière sociale*, édit. B. P., p. 15.

[8] Cf. P. Charles, S. J., *La prière de toutes les choses.*

de toutes sortes le moyen pour tous de se mieux connaître, de s'apprécier, de s'aimer. Il fera tout servir à la traduction de l'amour.

Il lui est possible, en outre, de penser qu'il apporte sa petite pierre au progrès de la civilisation humaine voulue par Dieu. Bon gré mal gré, dans les secousses, les reculs, le mauvais usage, cette civilisation avance tout de même vers le terme indéfini de la consommation finale, en même temps rupture et transposition mystérieuse — comme une résurrection —[9], en attendant, dès maintenant elle peut et doit aider les âmes à se donner librement à Dieu.

Mais ici, nous touchons à ce rapport délicat de la civilisation et du Royaume de Dieu, dont il nous faut dire un mot, tant est grande la nécessité de placer en face d'une conception païenne de l'Histoire (marxiste, par exemple) une conception chrétienne positive.

2° **Civilisation et Progrès du Royaume de Dieu.** — Il serait faux de parler de continuité entre l'une et l'autre. L'extension du royaume de Dieu déborde et se trouve en quelque sorte indépendante de la suite humaine des événements et des progrès de la civilisation : le monde surnaturel est d'un autre ordre, et les âmes peuvent s'élever vers Dieu en des temps de catastrophe. Mais il serait non moins faux de soutenir qu'il n'y a aucun rapport entre les deux, comme si une bonne organisation de la cité terrestre n'avait pas d'importance pour le progrès spirituel des hommes. S'il est dangereux de ne présenter le christianisme que comme le gardien de l'ordre naturel et de la bonne marche des sociétés[10], il ne l'est pas moins de prétendre que la religion chrétienne — et donc l'Eglise — n'a pas à s'intéresser à ces questions, comme si le salut des âmes n'y était pas en quelque façon engagé.

De tous les penseurs que nous savons avoir abordé ce problème délicat, ce sont, à notre avis, les auteurs de **Eglise et Apostolat** qui l'ont traité avec le plus de profondeur. Leur grand mérite a consisté à se replacer d'emblée du point de vue du dessein de Dieu, de façon à mieux comprendre la réponse de l'homme.

Ce dessein de Dieu est **un** d'une unité fondamentale d'amour gratuit vis à vis de l'homme, mais il a revêtu concrètement une **double** dimension, naturelle et surnaturelle, la seconde supposant nécessairement la première, car Dieu doit d'abord poser la créature libre « pour avoir » à qui « se donner »[1].

Par contre-coup, la réponse de l'homme possède aussi **deux** dimensions, une dimension naturelle ou de civilisation et une dimension surnaturelle ou religieuse ; mais toutes deux coordonnées dans l'**unique** but de rapporter l'homme à Dieu. Dès lors la nature et l'œuvre de civilisation n'ont finalement pour raison d'être que de mettre les hommes dans l'état de liberté spirituelle requis pour l'acceptation du surnaturel[2]. Et c'est là une noble tâche, une mission positive voulue par Dieu.

De là découlent des conséquences apostoliques très fermes. En vue de la fin unique de l'apostolat de l'Eglise « qui est de porter jusqu'aux hommes la prévenance divine et de procurer leur union à Dieu » (p. 144), deux manières de travailler se complètent heureusement : « l'apostolat direct » qui fait entendre explicitement l'appel de Dieu et « l'apostolat indirect » qui assure la correction, l'aptitude ou encore l'ordination de la civilisation au royaume de Dieu, par la mise en exercice des libertés humaines devenant aptes à répondre à l'appel de Dieu. Et l'apostolat indirect est vraiment de l'apostolat, puisqu'il se situe sur une dimension indispensable et du dessein de Dieu et de la réponse de l'homme. Il l'est non seulement par l'intention « religieuse » qui l'ordonnant à Dieu, fin ultime, contribue à le faire servir directement au royaume de Dieu, mais aussi en lui même, c. à-d. par la fin prochaine qu'il poursuit et qui est d'établir une civilisation permettant aux hommes de s'ordonner à Dieu[3].

Et c'est un apostolat que seuls les laïques peuvent accomplir .. Ce qui met en relief leur rôle irremplaçable dans l'orientation de l'œuvre de civilisation[5] et rappelle aux prêtres qu'ils ont à

[9] Il faudrait parler plus longuement des rapports entre Espérance chrétienne et Espoir humain. Mais il nous faut nous limiter. Qu'on se rapporte à des études comme celles-ci : G. DIDIER, S. J., *Eschatologie et engagement chrétien*, dans *N. R. Th.*, janvier 1953, ou H.HOLSTEIN, S. J., *Eschatologie et engagement*, dans *Revue de l'Ac. Popul.*, mars 1952.

[10] Nous ne disons pas que le christianisme n'a pas cette influence ; nous soulignons seulement qu'une apologétique, qui *ne* s'appuyerait *que* sur cet argument, n'atteindrait pas son but, qui est de préparer ou de justifier l'acceptation du *surnaturel*. Et, sur ce sujet, la tentation peut être grande pour les pasteurs.

[1] « Bien loin donc d'imposer à Dieu leur présence et leurs lois, bien loin d'exiger son amour ou de simplement l'appeler, l'existence de la créature et sa liberté sont en quelque sorte *secondes* par rapport à cet amour qui provoque leur apparition et leur consistance propre, Dieu leur confère l'existence et les pose en elles-mêmes pour avoir « à qui » se donner Et, avec cette créature spirituelle libre, ce sont tous les soubassements biologiques et matériels requis qui se voient conférer l'existence comme l'immense support d'une liberté que Dieu suscite pour se donner à elle. Bien loin d'exclure la « nature», le « surnaturel » la suppose et l'exige. La rencontre, librement et gratuitement voulue par Dieu, présuppose et implique qu'il y ait quelqu'un à rencontrer. Le libre don de Dieu implique le vis-à-vis d'une liberté constituée ; quand Dieu aime, il fait aimer librement celui qu'il élit, mais il lui a déjà donné d'être libre et d'être rendu apte, par cela même, à pouvoir recevoir cette prévenance amoureuse » (p. 7).

[2] « Si l'homme déploie... ses propres forces et s'il organise sa liberté, faisant ainsi surgir l'œuvre de la civilisation dans sa consistance propre et sa relative autonomie, c'est finalement pour se constituer dans l'état requis par la réponse surnaturelle que Dieu attend de lui et qu'il obtiendra de lui, en lui en donnant les moyens. La foi de l'homme qui répond implique donc, par delà la distinction de son œuvre humaine et de son œuvre religieuse, l'*unité sans confusion* de ces dimensions de la vie humaine » (*ibid.*, p. 19).

[3] Certaines populations noires d'Afrique peuvent difficilement être christianisées à cause de leur caractère semi-nomade. La pauvreté du sol ne leur permet guère de se fixer, et il est fort difficile, sinon impossible, de les élever humainement. Ce déficit humain retentit jusque sur le plan religieux, et un laïque chrétien, ingénieur agronome, a compris que sa tâche proprement apostolique était présentement d'améliorer le sol de toutes les façons possibles et de transformer l'habitat humain de ces populations. En améliorant leur condition humaine, il accomplit formellement une œuvre de civilisation et il exerce *ipso facto* une œuvre authentique d'apostolat puisque, sans appliquer ailleurs ses forces, il vise à élever l'homme pour le rendre apte à écouter l'Evangile et à en vivre un jour. Ce serait être singulièrement aveugle de ne pas reconnaître la portée proprement apostolique de cette œuvre d'agronome, sous prétexte que le travail entrepris demeure fondamentalement un travail de civilisation. On montrerait, par là, qu'on n'arrive pas à saisir à quelle profondeur le surnaturel va chercher l'homme pour le surélever » (*ibid.*, p. 221).

[4] Ce qui ne signifie pas que c'est le seul apostolat qu'ils puissent faire ; nous y reviendrons.

[5] Il nous paraît que ces vues rejoignent celles du Saint-Père. Dans un discours au Sacré-Collège, le 20 février 1946, il rappelait que l'Eglise ne peut « s'enfermer inerte dans le secret de ses temples », qu'elle doit

former les laïques en vue de tous leurs devoirs, sans excepter celui-là.

* *

Peut-être, à nous lire, a-t-on trouvé que nous allions chercher bien loin les fondements doctrinaux de l'apostolat des laïques ! Qu'on veuille bien réfléchir et on s'apercevra que les trois grands thèmes que nous avons rappelés donnent à cet apostolat des bases inébranlables.

Inévitablement on conclura que ce n'est pas depuis quelques années seulement qu'a été découvert et pratiqué le rôle apostolique des laïques. Parfois on a eu cette impression, sous l'action du Saint-Esprit et la pression des événements. C'était cependant d'une re-découverte qu'il s'agissait [6].

Inévitablement aussi, on s'apercevra que l'A. C., dont le rôle est de susciter, d'organiser, de rendre plus efficace et plus officiel cet apostolat des laïques, n'est pas sans prendre profondément racine dans la vie de l'Eglise. Dans son langage direct, S. Em. le cardinal Saliège disait à ses prêtres :

« Ça passera ! » Que de fois j'ai entendu ce mot sceptique et railleur. Ce n'est pas passé, ça ne passera pas... Ne vous faites pas d'illusion : l'Action Catholique nous enterrera tous. Bien des choses passeront, bien des cadres de pensée se briseront et l'A. C. restera. Elle est un ferment et un ferment de pur christianisme. Elle est voulue par l'Esprit-Saint, par le Pape, la hiérarchie... Sa doctrine de fond est la doctrine du Corps mystique, doctrine trop oubliée, trop mise dans l'ombre au siècle dernier et qui remonte cependant à l'Evangile » [7].

« former l'homme complet dans l'harmonie de sa vie naturelle et surnaturelle » et « par là collaborer sans cesse à établir le fondement solide de la société ». Et il précisait ce jour-là ce qu'il a redit ensuite sous d'autres formes : « Sous cet aspect, les fidèles, et plus précisément les laïques, se trouvent aux premières lignes de l'Eglise ; *par eux l'Eglise est le principe vital de la société humaine.* »

[6] Sur l'apostolat des laïques dans le passé, voir :

— S. S. Pie XII, dans son discours au congrès mondial de l'apostolat des laïques, *D. C.*, 2 déc. 1951, col. 1497-1499.

— Congar, *Jalons... Bref aperçu sur l'apostolat des fidèles au cours de l'histoire chrétienne*, p. 498-507.

— Bardy, *L'apostolat laïque aux premiers siècles* et Chenu, *Laïcs en chrétienté* (Moyen Age), dans *M. O.* (5), juillet 1945.

— L'Anneau d'Or, n° 29, *Les laïcs dans l'Eglise du XIXe siècle.*

[7] *Les cahiers du clergé rural*, nov. 1946, p. 55.

A DES ETUDIANTS

BIEN PENSER

Vous voici au seuil de votre année scolaire. Non seulement vous sentez sourdre en vous une vie innombrable et débordante, frémissante de possibilités et de promesses, mais encore le monde extérieur vous offre un visage nouveau. Vous pressentez en lui des beautés secrètes encore inconnues et qu'il semblait tenir en réerve pour vous seuls. Votre intelligence va s'éveiller. Elle va se passionner pour les doctrines et les systèmes et découvrir avec une sorte d'ivresse les rapports qui existent entre les choses.

« Rappelons-nous, écrit Taine, l'âge où, pour la première fois, nous avons entrevu des idées générales, non pas enseignées par nos maîtres ou apprises dans nos livres, mais découvertes par nous, les filles aînées de notre esprit, les plus chères, si charmantes que nulle joie n'a pu effacer, ni égaler le souvenir de ce premier bonheur. »

Vous avez connu déjà, peut-être, ces minutes d'enthousiasme intense quand les réflexions personnelles jaillissent et s'organisent merveilleusement autour d'un point central. Platon avait déjà noté cette ivresse qui saisit l'adolescent capable d'analyse et de synthèse.

« Il s'en réjouit d'ordinaire, écrit-il, comme s'il avait découvert un trésor de sagesse, la joie le transporte jusqu'à l'enthousiasme, et il n'est point de sujet qu'il ne plaise à remuer, tantôt le roulant et le confondant en un, tantôt le développant et le divisant par morceaux ».

Cet enthousiasme est bon et voulu par le Créateur. Vous devez aimer virilement l'intelligence, selon la parole de S. Augustin. Vous devez maintenir et développer cette passion des idées qui s'éveillent en vous. Vous devez non seulement épuiser avec une précision implacable les études spécialisées qui vous attendent, mais encore élargir votre culture générale. Bref former votre intelligence et apprendre avant tout à BIEN PENSER.

I

Mais qu'est-ce que bien penser ? Une première tentation vous menace : **le dilettantisme**. C'est une mode bien portée et qui fait fureur en certains milieux estudiantins. Le dilettantisme est sensualité de l'esprit. C'est le péché des gens intelligents et cultivés qui transforment leur intelligence en instrument de jouissances exquises, raffinées, subtiles et refusent de mettre leur culture au service de Dieu et de leurs frères. Le dilettante — a-t-on dit — est un voluptueux de l'esprit. Il jongle avec les idées, recherche l'inédit, l'original, l'intéressant et s'enchante de tous les paradoxes, pourvu qu'ils soient émis en phrases enchanteresses. Or ce narcissisme de l'intelligence est stérile et pernicieux. Ce n'est pas l'intelligence qu'il faut aimer par-dessus tout mais la vérité. Car la vérité existe, objective et inébranlable. Il est vrai qu'elle est aussi Voie et Vie et que chacun doit la découvrir par son propre chemin et la vivre selon sa vocation singulière et son expérience originale. Mais elle existe.

Donc l'intelligence ne suffit pas. Préférez-lui la **force d'esprit** et la **sûreté du jugement**. En France quand on a dit de quelqu'un qu'il est « intelligent » on a tout dit. En réalité on n'a pas exprimé grand'chose. Car il existe des êtres merveilleusement « intelligents » étonnamment aptes à saisir des rapports, des analogies, à jouer ce jeu délicieux et décevant de l'analyse. Mais ces jongleurs de concepts, pour qui les « idées » sont des idoles, sont incapables d'étreindre la réalité corps à corps pour lui arracher ses secrets. Avec une suprême habileté de manœuvre, ils investissent la citadelle, mais ils n'ont ni la vigueur ni la sûreté d'esprit nécessaire pour lui donner l'assaut. Or, en définive, il n'y a que l'assaut qui compte — et la victoire. Ces êtres sont incapables de choisir les plus sûrs, les plus justes de leurs concepts pour établir une hiérarchie. Or, être vraiment intelligent, c'est penser juste, c'est choisir. L'étiquette d'intellectuels peut recouvrir une vraie débilité mentale — et spirituelle. C'est le contraire de la force d'esprit. Et de la force d'âme.

Car **c'est votre âme** aussi que vous devez prendre en mains. C'est de son âme d'abord qu'il faut